

Pour décourager d'embrasser un état qui devient de plus en plus populaire—en France—on veut faire payer le droit de rester garçon. On serait porté à croire qu'on assimile le mariage à un impôt, puisque ceux qui sont mariés sont exempts de la taxe. Mais si on impose une taxe sur les vieux garçons, il faudra aussi en imposer une semblable sur les vieilles filles ; car maintenant les femmes —en Europe du moins—veulent être des hommes. Elles deviennent avocats, députés, médecins, que sais-je ? tout excepté femmes. Bref, elles veulent être hommes. Pour le présent, c'est plus particulièrement le métier de carabin d'hôpital qui tente un groupe d'étudiantes. Admises à l'externat, elles aspirent à l'internat.

Vous me direz que, quand on n'a pas de fortune on n'a pas le temps de rêver aux mignardises, et que, devant la loi de l'impitoyable combat pour la vie les deux sexes étant égaux, la femme a bien raison de réclamer l'égalité des armes. Qu'il me soit permis d'objecter à ce raisonnement spécieux, quelques arguments qui ne sont empruntés ni à l'école du bonhomme Chrysale, lequel prétendait que le savoir d'une femme ne doit point se hausser au-dessus de la distinction à faire entre le pourpoint et le haut-de-chausse de son mari, ni à celle de Michelet, le pharmacien extatique et couronné de roses, mais tout simplement aux leçons du sens commun.

* *

La femme, dis-je, ne veut plus être ménagère et jamais cet esprit d'émancipation n'a exercé autant de ravages, n'est monté si haut, n'est descendue si bas, ne s'est étendu si loin que depuis le jour où la femme, sous prétexte de relever sa dignité et de moraliser sa misère, a envahi les professions jusque-là réservées aux hommes, et depuis qu'on lui a barbouillé les lèvres avec le jargon du savoir, dont la moelle lui demeurera toujours inaccessible ? Malgré toute l'intelligence qu'elle a, ce n'est point là sa mission.

La femme, c'est la vierge, l'épouse, la mère. Ne lui cherchez pas d'autres fonctions ici-bas. C'était, sous ces trois formes, jusqu'au jour où l'on a prétendu décréter que la religion était la plus inutile des momeries, l'ange du foyer domestique, le lien des membres de la famille dispersée au dehors par les nécessités du travail, le soldat domestique de la foi contre le doute et la représentation visible et de l'invisible créateur. Par elle, il entrait un peu d'idéal dans les existences les plus courbées sous le joug de l'invincible matière. Être faible et tout-puissant, sa minorité incurable et le besoin qu'elle avait de la tutelle de l'homme créaient à celui-ci des devoirs pleins de compensations. Lui gagnait le pain quotidien, elle le faisait cuire et l'assaisonnait de sa grâce et de sa tendresse. Il était admis qu'elle ne devait pas plus suivre l'homme dans ses études ou dans ses affaires que faire le coup de feu sur les champs de bataille ; son rôle était de l'attendre au logis, d'essuyer son front et de panser ses blessures. Si, au contraire, elle s'en va comme nous dans la mêlée, si elle nous y fait concurrence, qu'a-t-elle besoin de nous et qu'avons-nous besoin d'elle ? Le mariage devient une gêne, les sexes assimilés n'ont plus besoin l'un de l'autre, et le fléau du célibat devient la conséquence fatale de la conquête qu'elle aura faite du domaine autrefois réservé à Lui.

Lorsqu'on voit tout cela on ne s'étonne plus qu'il faille imposer des taxes pour faire marier les garçons. Mais heureusement que cette question de contrainte, au moyen de la taxe, ne s'adresse pas au Canada. Ici on se marie de plein gré. On y met même de la bonne volonté. Est-ce à dire que nos jeunes filles sont plus aimables que celles des autres pays ? Dire oui, ce serait nous vanter et dire non, ce serait peut-être manquer à la vérité. Je

crois qu'il suffit de constater le fait qu'on se marie très jeune au Canada et personne n'a encore songé à introduire le divorce dans nos lois. Et dans le cas où il serait permis, je pense qu'il y a bien peu de maris qui s'en prévaudraient ; c'est un des plus beaux titres de gloire de la femme canadienne.

FERNAND.

La Sainte-Catherine.

C'était mardi dernier le 25 novembre ! La fête des demoiselles !

Quels riants souvenirs apporte cette date dans l'imagination des dames !

On a dix ans de ménage... les soins de la famille... on se trouve aux prises avec les difficultés de la vie.

Les illusions se sont envolées à tire d'aile, comme une nichée d'oiseaux effarouchés...

Les années se sont accumulées... Les cheveux se sont éclaircis... les jours se sont obscurcis...

Un beau soir, en rêvant au coin du feu, la ménagère a jeté, par hasard, les yeux sur le calendrier appendu à côté de la cheminée.

Elle a lu machinalement...

Le 25 novembre ! La Sainte-Catherine !

Il y a une douzaine d'années, à pareil jour, c'était grande fête à la pension...

Quel remue ménage ! On a enlevé les tables et les pupitres. Le piano a été apporté dans la grande classe convertie en salle de bal. On a bu des verres d'eau sucrée et dansé jusqu'à minuit avec les camarades...

Où sont-elles aujourd'hui les petites camarades de ce temps-là ?...

Out-elles réalisé le petit roman intime dont on ébauchait le plan, le soir, au dortoir, en se couchant ?

L'une rêvait un grand brun à moustaches, officier de hussards ou attaché d'ambassade, comte ou marquis pour le moins...

Elle a épousé un gros papa : cheveux rouges, fabricant de produits chimiques ; et elle vit au milieu des barriques d'acide acétique et des tonneaux de vers de gris.

L'autre, qui ne voulait se marier que pour porter des dentelles et danser d'interminables cotillons dans la société élégante, est la femme d'un cultivateur, que ses recherches sur les engrais artificiels absorbent au fond de sa campagne.

Ainsi va la destinée.

Vous demandez blanc ; elle vous donne noir.

Au fantassin elle donne des éperons ; au cavalier une paire de guêtres...

Et tous ces souvenirs vous reviennent à la mémoire en même temps que vous croyez encore entendre le son du piano de la pension qui servait d'orchestre au bal de la Sainte-Catherine.

Coiffer sainte Catherine est une locution populaire très usitée pour dire : rester vieille fille, atteindre l'âge de vingt-cinq ans, selon les uns, de trente, selon les autres.

Cette locution semble avoir plusieurs origines.

C'était autrefois l'usage, dans quelques provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies qui désirait bientôt faire comme elle le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que cet emploi, portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné.

On trouve encore, dans certains villages, plus d'une fille qui, dans sa superstition naïve, prend ses mesures pour attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée.

Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues et béatifiées

sous le nom de Catherine, puisque, suivant la légende, toutes sont mortes vierges, on a pris l'occasion de dire qu'une vieille fille reste pour *coiffer sainte Catherine*, ce qui signifie qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

Une autre explication de la locution en question est fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les statues des saintes dans les églises.

Comme on ne choisissait que des filles pour rendre ce soin à sainte Catherine, la patronne des demoiselles, il fut très naturel de considérer ce ministère comme une espèce de dévolu pour celles qui vieillissaient sans espoir de mariage, après avoir vu toutes leurs compagnes se marier.

On peut choisir entre les deux versions.

Sainte Catherine d'Alexandrie, dont on célèbre la fête le 25 novembre, était une savante qui, par sa dialectique, confondit plusieurs philosophes païens et les convertit au catholicisme.

En la donnant pour patronne aux jeunes filles on a sans doute voulu encourager celles-ci à acquérir une partie de l'instruction et de la science dont la sainte était si amplement pourvue.

Quoi qu'il en soit, nous gageons que ce jour du 25 novembre év. ille des souvenirs... peut-être des regrets... dans le cœur de plus d'une de nos lectrices.

UNE FEMME FIDELE.

La comtesse Mathilde de Savigny était unie au comte Albert de Toulouse. Elle était bien belle, mais son mari était sombre et d'un aspect repoussant. Il savait que sa femme l'avait épousé pour satisfaire à la volonté de son père, et malgré toutes ses protestations, il ne pouvait croire à son amour ; petit-à-petit il fut tourmenté par cette idée qu'elle ne pouvait être que malheureuse avec lui, et finalement il se décida à aller guerroyer, pour s'éloigner d'elle.

Comme il l'avait souhaité et désiré ; il ne perdit pas la vie dans les batailles, mais seulement un œil. Alors il fit savoir à la belle comtesse, qu'étant encore bien plus défiguré qu'auparavant par la perte de son œil, il avait l'intention de se séparer d'elle pour toujours, en partant pour la Terre-Sainte : il ajoutait que si, là, il tombait victime de la guerre, elle en serait instruite par son écuyer, afin que, devenue libre, elle puisse se choisir un brillant époux, digne de vivre à ses côtés.

La comtesse ordonna au messager qui lui avait apporté cette nouvelle d'attendre quelque temps avant de repartir ; elle s'enferma dans ses appartements et personne ne put savoir ce qu'elle y faisait. Plusieurs jours après, elle en sortit, enveloppée d'un voile épais, prête à se mettre en voyage et invita l'écuyer à la conduire auprès de son époux.

Lorsque la douce épouse s'approcha voilée du chevalier en le saluant, celui-ci se trouvait seul dans sa tente, plongé dans de sombres réflexions.

—Laisse-moi, s'écria-t-il d'un air morne ; tu ne me suis que par devoir, tu ne pourras plus jamais m'aimer ! La comtesse abaissa son voile et se précipita aux genoux de son mari. Celui-ci, la regardant, ne vit plus qu'un *seul* de ses beaux yeux bleus ; elle s'était crevé l'autre elle-même.

—A présent nous nous ressemblons, dit-elle, en souriant, et tu ne craindras plus que je sois trop belle pour toi.

Depuis lors le chevalier fut à jamais délivré de ses tourments par l'amour que venait de lui témoigner une épouse si fidèle et si dévouée.